

**L**e soir, Jeanne l'oblige à se laver les mains, les oreilles et les aisselles. Le reste peut attendre. D'ailleurs, par ces temps de privation, il faut économiser le savon. Frédéric, dix ans, fait ses ablutions en éclaboussant sa mère quand elle le gronde. Il déteste l'eau froide. Mais on n'en fait plus chauffer que pour la grande toilette du dimanche. Toute la maison est désorganisée, à l'image du pays. Le gouvernement avait dit que c'était provisoire. Mais voilà trois ans déjà que Paris est envahi par les Allemands.

Après s'être séché, le jeune garçon enfle sa chemise de nuit, et Jeanne l'accompagne dans sa chambre. Dans un angle de la pièce, une pâle lumière éclaire ses jouets en bois, éparpillés çà et là : quelques voitures et une locomotive dont il s'amuse parfois dans cet espace exigü. De lourds rideaux gris agrémentent modestement des fenêtres bien propres. L'enfant s'enveloppe dans ses draps. Le lit en fer fait grincer ses ressorts détendus, si cruels pour le dos. Elle s'approche de lui et l'embrasse. De toute évidence, elle semble, à côté des autres femmes, au-dessus de toute comparaison. Le temps

n'a pas écorché les profondes fossettes de ses joues, ni grisonné ses cheveux noirs qu'elle rejette souvent en arrière, plus par habitude que par gêne. Ce soir, elle a le teint vif, le regard clair et porte une robe droite et simple en coton crème. Jeanne éteint la lampe et passe dans le salon. À la demande du petit, elle laisse la porte de communication entrouverte. Elle l'entend respirer, se retourner à la recherche du sommeil. La présence de son fils est pour elle un bonheur inestimable, un moyen d'oublier le quotidien. En arrivant à Paris, voici presque onze ans, elle n'a pas imaginé qu'elle serait enfermée pour longtemps dans les murs de la capitale. Oh bien sûr, elle reçoit des nouvelles de ses parents, mais c'est si rare ! Et il n'est pas question de parler de la guerre qui ensanglante le pays.

Pour gagner un peu d'argent, la jeune femme a décidé de travailler et donne des leçons de violon. Chaque jour, elle transporte instrument et partitions de maison en appartement, de quartier en quartier, à pied, en tramway ou en métro. Frédéric ne sait jamais où elle peut être... Parfois, il l'attend si longtemps qu'il en a la gorge nouée par l'angoisse. En contrepartie, elle rapporte à la maison un salaire non négligeable : poireaux, carottes, radis et de temps à autre un morceau de viande. Certaines familles préfèrent se priver de nourriture pour que leurs enfants suivent des cours. Cependant, afin d'éviter des sacrifices inutiles aux plus démunis, elle est toujours d'une grande honnêteté sur les capacités de ses élèves et préfère prévenir :

— Samuel ne fera jamais une grande carrière. Vous devriez mettre vos légumes dans la soupe !

— Voyez-vous, cet instrument est le seul souvenir de ma femme. Alors, Samuel s'entraîne le soir et ça me rend heureux. Je sais bien qu'il ne fera pas le conservatoire. Mais en jouant quelques notes... Laissez-nous cette joie et acceptez ce chou.

Alors, quand il se rend à sa répétition, Samuel redevient « Marcel », et Jeanne l'accueille chez elle en passant rapidement sur le solfège pour ne donner que des indications pratiques.

\*\*\*

— Tu joues avec le feu ! Tu imagines si un Allemand tombe sur ce petit dans la cage d'escalier ? Tu penses aux conséquences avec cette nouvelle ordonnance. C'est dans tous les journaux ! Les Juifs doivent porter l'étoile jaune. Sans parler des autres imprudences que tu commets...

Frédéric écoute son père gronder Jeanne et guette la moindre inflexion de voix.

— Je crois que tu ne te rends pas compte.

— Si. Mais un enfant, juif ou pas reste un...

— Écoute-moi, Jeanne. Tous les jours en gare de Compiègne, j'accroche des wagons pour une destination « non communiquée ». Tu sais ce que ça veut dire ?

— Je comprends... Mais...

— Toi, tu n'entends pas les hurlements. Les SS rassemblent les déportés en file indienne sur plusieurs

rangs et les poussent dans les fourgons, devant mes yeux. Un seul broc d'eau potable, un seau hygiénique pour plus de quatre-vingts personnes... Et ça dure depuis mars.

— Tu ne veux plus prendre de risques ?

— Je n'ai pas dit ça. Mais pense au petit !

Frédéric s'inquiète. Pourquoi faut-il que ses parents se disputent toujours à cause de lui ?

— Trois camions allemands ont descendu la rue de Belleville cet après-midi et se sont postés devant la maison de monsieur Blumstein, ajoute François. Aujourd'hui, ils ont trouvé leur victime. Mais demain ? Si des boches débarquent ici et nous réservent le même traitement parce qu'on a aidé des Juifs ?

Frédéric sursaute. Il n'a jamais envisagé cette éventualité. D'un bond, il enlève sa couverture, enfile sa culotte, ses chaussons trop grands pour lui et se dirige vers le salon.

— Qu'est-ce que tu fais là ? questionne Jeanne, étonnée.

— J'ai peur !

— Tu es en nage, viens ici.

Elle frotte le bout du nez légèrement retroussé de Frédéric, pose ses mains sur ces deux oreilles décollées qu'elle aimerait tellement resserrer et dépose un baiser sur le front moite.

— Tu as fait un cauchemar, dis-moi ?

Fâché de ne pouvoir dissimuler son inquiétude, l'enfant hésite à se confier.

— Ce n'est pas grave, ajoute François, tout le monde

rêve, même les grandes personnes. Un jour, j'ai même vérifié s'il n'y avait pas un fantôme sous mon lit, à trois heures du matin !

Un élan irrésistible jette le garçon dans les bras de son père.

— Allez, viens, je vais te border.

François incarne aux yeux de son fils le complice idéal. Sa tête est pleine d'histoires de toutes sortes et de légendes qu'il raconte avec passion. Frédéric a une préférence pour les contes d'Erckmann et Chatrian. Il y découvre l'Alsace « avec ses longues lignes d'arbres et ses petits villages », une mentalité rude mais profondément solidaire. Les personnages sont toujours beaucoup moins incultes qu'ils ne le laissent d'abord supposer. Dans *L'Ami Fritz*, le gamin se passionne pour des *gredel* dodues et des *decki bich*<sup>1</sup> qui vident des chopes en fumant la pipe. Il pense à ses grands-parents maternels qu'il n'a pas revus depuis trois ou quatre ans.

— On retournera bientôt chez grand-mère ? demande-t-il.

— Oui. Mais pas tout de suite, il faut un peu attendre. Dors, maintenant.

— On a le temps ce soir, c'est la dernière journée de classe demain.

— Et alors ?

Rompu par la fatigue, L'enfant prend son ours en peluche. Ce pauvre Lucien n'a plus ni œil ni bras... Une vraie victime de guerre. Mutilé de vieille date, il n'en

---

1. Gros ventres.

a que plus de charme pour l'emmener au pays d'Erckmann et Chatrian.

\*\*\*

Jeanne dispose le petit-déjeuner sur la sempiternelle toile cirée. L'odeur âcre du pain de sarrasin écœure le jeune Parisien : les minuscules graines amères n'ouvrent vraiment pas son appétit.

À portée de la main, une cafetière en émail craquelé crachote sa vapeur par le bec et dégage une émanation d'orge grillée. Un mince morceau de beurre aura au moins l'avantage de cacher le mauvais goût de sa tartine.

De toute façon, il n'a guère le choix : sa mère attend qu'il ait terminé.

Après avoir embrassé ses parents, il descend précipitamment les trois étages en se tenant à la rampe de l'escalier. Marguerite, la concierge, nettoie le palier et le gronde gentiment d'avoir marché dans les balayures.

— Mais qu'est-ce qui t'arrive aujourd'hui ?

— C'est le dernier jour d'école !

— C'est plutôt triste de savoir que, pendant de longues semaines, tu ne voudras pas ouvrir un livre ou un cahier.

— Ah non, alors...

Marguerite éclate de rire, lui tapote le derrière de la tête et lui rappelle qu'il reste tout juste dix minutes pour rejoindre la classe. Dans les ruelles qui le mènent à l'institution Sainte-Marie-Marguerite au 98, rue

Ménilmontant, il ne peut s'empêcher de renifler à pleins poumons le tanin du cuir en frôlant la devanture du marchand de chaussures, de repérer les bruits lointains du chemin de fer de la gare toute proche ou encore de ricaner au discours de la mère Hémale qui dit toujours du mal des autres !

— Vous connaissez madame Lascaud ? Il paraît que son fils n'est pas parti au front... Il fréquente Louise Geronfli, la voisine des Castagnier... Elle a des relations intimes avec un des responsables de la Gestapo du vingtième ! Et encore, je ne vous raconte pas tout... Elle finira par recevoir tous les gradés dans son lit. C'est quand même pas banal, hein ? Une fille d'une si bonne famille...

Frédéric considère Belleville comme son village. Les gens, les lieux et l'ambiance lui sont si coutumiers.

Enfin assis sur son banc, il écoute distraitement la leçon de géographie. Décidément, le directeur de l'école, aura fait travailler ses élèves jusqu'au dernier jour. Monsieur Harvé est un homme cultivé. Il a su s'entourer d'une équipe qui lui ressemble beaucoup : des enseignants aux opinions carrées, fervents défenseurs de la discipline et de l'ordre. Obsédé par le souvenir de la conversation de ses parents, Frédéric ne peut s'intéresser à ce qui se passe en classe. La voix du maître qui commente une carte murale lui paraît bien lointaine.

— Monsieur Castagnier, que savez-vous de la Loire ?

Au lieu de se lever pour répondre, Frédéric rêve devant son cahier. Bientôt une ombre s'interpose entre lui et la fenêtre. Passant le long des tables, la règle à la

main, l'instituteur s'est arrêté à sa hauteur. Il a une tête ronde et des yeux en amande qui expriment une sévérité ironique.

— Sont-ce les excellents résultats de votre année scolaire qui vous dispensent de prêter attention à la leçon ?

Des gloussements retentissent autour de l'indiscipliné. Tous ses camarades ricanent. Il a l'habitude. La punition qui suit est également dans les règles : privé de récréation. Pendant que tous sont dans la cour, il reste dans la pièce, avec ordre de copier vingt fois : « Je baye aux corneilles au lieu de m'instruire. » Il est en plein travail lorsque son ami Georges Delporte se glisse dans la salle. En chuchotant, ce dernier lui explique qu'il a consulté le dictionnaire que monsieur Harvé range avec d'autres livres dans la bibliothèque du fond. Selon lui, au mot « femme », il y a la gravure d'une dame nue.

— Ce n'est pas vrai ?

— Si. Viens voir.

— La récréation est bientôt finie.

— Mais si quelqu'un arrive, tu diras que tu cherches l'orthographe d'un mot pour ta punition.

— Oui, sauf qu'il n'y a pas de « f » dans la phrase que je recopie.

Et Georges annonce triomphalement :

— Félon... felouque... femelle... femme...

En effet, sur la page de droite se dresse une femme nue, dans une position avantageuse. Des indications en petits caractères l'entourent avec des flèches pointées vers les endroits concernés : « cuisse, sein... »

Tandis que son ami s'extasie sur le dessin, Frédéric jette un regard par la fenêtre :

— Eh ! mon vieux, le voilà.

— Quoi ?

— Harvé, il arrive, grouille, je te dis.

— Qu'est-ce que vous faites ? lance le maître.

— On... On regarde un mot que Frédéric ne sait pas écrire.

— Lequel ? demande l'instituteur en s'avancant vers ses élèves.

Georges donne un coup de coude à son ami.

— Bein... Felouque... répond timidement Frédéric en fermant l'ouvrage d'un geste sec.

— Vous vous moquez de moi, monsieur Castagnier ?

— Non.

— Vous avez de la chance que ce soit aujourd'hui le dernier jour de classe. Je vous aurais collé deux judis.

Déjà, le maître s'éloigne de son pas égal. Frédéric a envie de déchirer la page en vingt morceaux pour effacer toute preuve de sa consultation.

— On ne peut vraiment pas vous laisser quelques minutes sans que vous commettiez une sottise, reprend-il d'une voix sifflante. Mais vous passerez tout de même le reste de cette journée au coin, près de la bibliothèque.

À quatre heures, un flot de garçons se déverse dans la rue. Georges suit Frédéric jusqu'au kiosque à journaux.

— « Je vous en aurais collé pour deux judis », se moque--t-il en se pinçant le nez.

— Oh ! T'étais pas mieux que moi... Au moins, j'ai répondu.

— Tu vas me manquer, mon vieux. Dire que demain, il va falloir rester à la maison. Mon père ne veut pas que je sorte. Il me casse les pieds. Bon, je pense qu'il est l'heure de rentrer. Tu me raccompagnes ?

— Si tu veux.

Arrivés rue de Pali-Kao, devant l'appartement des Delporte, les enfants se serrent la main, heureux de savoir qu'ils n'habitent pas très loin l'un de l'autre.

La porte s'ouvre sur un petit homme distant au visage allongé.

— Je suis avec un copain ! dit Georges.

— Il n'est pas juif, j'espère !

— Non, pas du tout.

— Il faut que je m'en aille, conclut Frédéric. Et ne t'inquiète pas, je viendrai te voir.

— D'accord. Salut.

Une fois dans la rue, Frédéric court le plus vite possible pour éviter de réfléchir, mais surtout pour fuir le regard de panique des Parisiens qui contraste avec l'attitude autoritaire des Allemands. Il n'a plus envie de parler. Le charme de l'après-midi s'est évaporé au moment où le père de son ami a prononcé le mot « Juif ».

Essoufflé, il descend la rue de Belleville, dépasse le théâtre, frôle l'enseigne SAGE-FEMME DE PREMIÈRE CLASSE au 133, passe devant la pharmacie Leclerc au 145, puis la mercière qui dit bonjour. Il entend les cris des rempailleurs de chaises et de la marchande de porcelaine. Il connaît ce quartier dans ses moindres

recoins : les impasses, les encoignures de portes sont autant de cachettes qu'il a expérimentées.

Parvenu enfin devant son immeuble, le garçon gravit trois étages d'un seul élan, s'immobilise le cœur battant sur le paillason. Une carte de visite aux bords effrangés est fixée par des punaises au-dessus de la sonnette.

Une phrase lui brûle les lèvres : « Maman, je suis en vacances. » Il sonne. Pas de réponse. Deux, trois fois... Rien...

Heureusement, en cas d'absence, sa clef est sous le tapis. En le soulevant, il remarque que la porte est entrebâillée. Il s'aventure dans l'entrée et, aussitôt, une odeur familière d'orge grillée le rassure. Sans doute sa mère n'est-elle pas encore de retour.

Un peu déçu, Frédéric pénètre dans le vestibule. Les gravures représentant des paysages d'Alsace, des photographies anciennes ou des lithographies de toutes sortes sont cassées, arrachées, piétinées. Le couloir n'est plus qu'un amas de verre et de bois. Le monde s'écroule autour de lui. L'enfant s'avance vers le salon, le souffle saccadé, le visage blanc, figé comme l'albâtre d'une statue. Ses chaussures craquent sur le parquet.

— Non ! Reste où tu es, ne bouge pas !

Frédéric sent que ses genoux l'abandonnent.

— Reste où tu es, répète Marguerite.

— Pourquoi ? Que se passe--t-il ? dit-il d'une voix que l'émotion étouffe.

— Les Allemands ont débarqué il n'y a pas une heure. Ils ont fouillé et...

Ils demeurent tous deux muets, l'un derrière l'autre. Puis la gardienne de l'immeuble fait quelques pas et le prend dans ses bras.

— Ton papa a rejoint le ciel ! lance-t-elle.

Pétrifié, Frédéric garde le silence. Sa respiration se fait profonde. L'instant présent semble interminable, comme si le temps s'était arrêté. Marguerite a l'impression de soutenir un pan de mur brisé sur le point de s'écrouler.

— Vous mentez !

— Une patrouille a tout retourné en quelques minutes.

— Papa !

Elle parvient à se maîtriser, même si son visage affiche un mélange de terreur et de compassion.

— Comment te dire ?... Oh mon Dieu !... Il n'a pas eu le temps de te souhaiter bonnes vacances. Mais il t'embrasse et m'a demandé de te dire que tu dois être courageux et sage.

— Pourquoi ?

— Oh ! Frédéric !

Il se débat en mordant Marguerite, en lui donnant des coups de pied, et réussit presque à lui échapper. Alors, ne sachant plus que faire, elle le porte avec difficulté jusqu'à sa chambre. Il la regarde de ses yeux noyés et ne dit mot.

— Pleure, mon petit, cela te fera du bien ! s'exclame-t-elle.

Elle sait en effet qu'à ce moment précis, Frédéric imagine les fusils braqués sur le corps de son père,

les balles qui percent la chair, qui ouvrent le cœur, la montée au paradis dont Jeanne lui a si souvent parlé.

— Maman, maman ! crie-t-il.

— Elle n'était heureusement pas ici quand les Allemands sont venus.

Sous le choc, la tête de Frédéric se vide. Ce malheur qu'il redoute inconsciemment depuis longtemps le surprend comme une vague déferlant sur la terre ferme.

— Elle reviendra d'ici quelques jours ! lance Marguerite, rassurante.

— Quand ?

— Elle a dû partir précipitamment. Elle sera là bientôt.

Frédéric redoute que la voisine ne lui mente. Au fond de lui-même grandit cette angoisse de ne plus jamais revoir sa mère. Sa vie se transforme en cauchemar. La famille, l'école, les promenades, les amusements, tout son quotidien se révèle désormais vide de sens. Il s'oblige à ne plus crier, mais des pensées confuses et contradictoires l'assaillent.

— Je ne comprends pas, dit-il en reniflant.

— Écoute-moi. À partir de ce soir, tu dormiras à la maison.

— Jusqu'à quand ?

— Justement, laisse-moi t'expliquer. La voisine, Louise, te conduira après-demain en Alsace, chez tes grands-parents.

— Chez mes grands-parents ?

— Oui. Ça te va ?

— Mais comment vous les connaissez ?

— Ta maman m'avait demandé de t'y emmener en cas de problème. On s'occupera de tes papiers et de ton laissez-passer.

En un éclair, Frédéric se souvient des paroles de la commère tout à l'heure, dans la file d'attente de l'épicerie. « Louissette... Louissette, mais c'est la femme de la Gestapo. »

— Allez, viens, chuchote Marguerite.

Sur le seuil, il se retourne une dernière fois... Vidé, assommé, engourdi, il englobe en un regard tout ce qui fut son enfance.

\*\*\*

Assis sur une table rectangulaire dans l'étroite cuisine, Frédéric scrute la maîtresse de maison qui remue quelques feuilles de laitue défraîchie dans une bassine d'eau claire. Il balance ses jambes enrobées dans des chaussettes grisâtres, dont les élastiques serrent un peu trop le haut de ses mollets. Tout ici lui renvoie l'image de Jeanne : les casseroles bosselées avec leur manche en bois usé, la cuillère qui sert à remuer la soupe et même l'odeur de cette épaisse vapeur qui jaillit de la marmite. Le visage au creux de son coude, Frédéric tente d'étouffer au mieux le sanglot qui l'étrangle. La nappe sent le poireau et l'orge grillée, une boisson qu'il a désormais en horreur tant elle lui rappelle sa mère. Jeanne enjouée, vigilante, délicate. Jeanne penchée sur son lit, Jeanne l'habillant le dimanche matin pour la messe, Jeanne lui apprenant à compter avec des haricots. Frédéric la situe